

# Le monde de la musique, à voir et à entendre

Au sein de la Cité de la musique, à Paris, les collections permanentes du musée bénéficient d'une nouvelle scénographie qui présente les instruments dans leur contexte historique et esthétique

Cet instrument sorti de l'atelier du célèbre facteur en 1799 appartient à la riche collection de harpes (une cinquantaine) du Musée de la musique, à Paris. Sandrine Chatron en a pincé les précieuses cordes dans une série de pièces de Grétry, Pettrini, Krumpholtz, Mozart ou Paisiello, qui compose un charmant *Salon de musique de Marie-Antoinette* (1). « La dauphine puis reine prisait énormément sa "chère harpe" qu'elle travaillait plus d'une heure par jour. L'instrument était réputé pour "ne pas tourner la taille des filles" et "mettre en valeur leurs gracieux mouvements" », explique en souriant la jeune musicienne qui a d'ailleurs « coaché » l'actrice Kirsten Dunst pour le *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola... Dans ce programme où les œuvres originales se mêlent



La cité de la musique réouvre son musée dans une scénographie nouvelle, position, souhaitée « plus musicale ». Des bornes multimédias et un parcours sonore y accompagnent le visiteur à la découverte de précieux instruments.

aux transcriptions « dans l'esprit de l'époque », Sandrine Chatron s'est délectée des sonorités « cristallines, délicates et colorées » d'un instrument contemporain de ce répertoire galant, où la simplicité des harmonies est animée par une douce volubilité mélodique. À l'attrait sonore de ces harpes – qui parfois s'est tu à jamais tant il était fragile – s'ajoute – toujours présente, elle – leur séduction

visuelle. Depuis la petite harpe de Jakob Hochbrucker (1728), avec ses minuscules pédales et son cadre sobre, jusqu'aux imposantes créations de Naderman ou d'Erard, richement décorées, elles déploient leurs courbes et dressent leurs haies de cordes... « La harpe était un instrument coûteux, valant en moyenne 800 livres, prix d'un clavecin à deux claviers. Un facteur pouvait en produire une douzaine par an », indique Joël Dugot, conservateur au Musée de la musique.

Les clavecins, virginals, luths, guitares, violons, cornets à bouquins, flûtes ou bassons captivent à leur tour le regard, exposés dans les vitrines rénovées du musée dont les collections permanentes viennent de rouvrir. La musique occidentale occupe une place maîtresse, au fil d'un parcours chronologique. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles y sont particulièrement spectaculaires, tant la facture instrumentale manifeste de faste décoratif : bois précieux et ivoire, motifs orientalistes empruntant à la faune et à la flore, formes ondulantes. « Peu d'instruments fabriqués avant le XVII<sup>e</sup> siècle ont résisté au temps. En outre, on a préservé davantage

ceux qui étaient des œuvres d'art », explique Christine Laloue, conservateur au musée. Particulièrement fière de cette récente acquisition, elle s'arrête devant un clavecin d'Antoine Vater dont la table d'harmonie s'orne d'une guirlande de roses où paresse un perroquet

**« Peu d'instruments fabriqués avant le XVII<sup>e</sup> siècle ont résisté au temps. On a préservé davantage ceux qui étaient des œuvres d'art. »**

aux couleurs d'une incroyable fraîcheur : « Il n'en reste que quatre ou cinq de ce type au monde. » Mais, quand vient le XIX<sup>e</sup> siècle, le piano s'impose peu à peu comme le roi des claviers, lui qui pourtant, selon Voltaire, n'était qu'un « instrument de chaudronnier » !

Ce XIX<sup>e</sup> voit aussi la montée en puissance de l'orchestre symphonique et offre au visiteur la foule des instruments qu'ont magnifiés

## Un laboratoire dans les coulisses du musée

« Sur les 1500 instruments manipulés pour la réouverture, il n'y a eu aucune casse ! », se félicite Stéphane Vaiedelich, responsable du laboratoire du Musée de la musique. Outre la maintenance des pièces exposées ou en réserve (6000 au total), le laboratoire assure la conservation préventive et curative des instruments et fait partager son expertise à d'autres collections françaises. « Toute nouvelle acquisition fait l'objet d'un examen sanitaire qui peut aussi aider à sa meilleure identification », poursuit Stéphane Vaiedelich, qui pilote une équipe de six permanents (aidés de stagiaires) dont les compétences vont de la chimie à la botanique en passant par la physique, la biologie ou l'histoire. Plus qu'aux objets eux-mêmes, le laboratoire se consacre à la musique dont ils sont les médiateurs. « Le milieu musical préfère que l'on conserve les instruments en état de jeu. Mais c'est parfois leur faire courir de grands risques. Notre travail consiste à proposer pour chaque pièce la solution la plus pertinente. » Tels des enquêteurs, les spécialistes du laboratoire étudient, par exemple, la viscoélasticité du bois. « Cela tend à prouver que ne pas jouer un instrument l'endort mais ne le tue pas. Une façon de le préserver pour les générations futures », plaide Stéphane Vaiedelich...

Berlioz, Liszt, Schumann, Wagner. Parmi eux, des curiosités comme cette gigantesque – près de 3,50 mètres de haut! – octobasse de Jean-Baptiste Vuillaume (vers 1850) que Berlioz fait bourdonner dans son *Te Deum*; ou ces cuivres rutilants sortis des « forges » d'Adolphe Sax, le fameux père du saxophone.

Plus près de nous, l'instrumentarium du XX<sup>e</sup> siècle évoque davantage la salle informatique d'une entreprise que les galeries d'un musée. « *Les compositeurs travaillent avec les technologies électriques puis électroniques. Voyez cette "machine" conçue pour Pierre Schaeffer; 3,50 mètres de long et 600 kg pour une console de mixage, un lecteur-enregistreur de bandes, un système d'amplification et un synthétiseur!* », précise Thierry Maniguet, conservateur spécialiste de la période contemporaine. Quel contraste entre cette structure, digne d'un film de science-fiction des années 1950, et l'émouvante simplicité des guitares ayant appartenu à Jacques Brel, tout récemment entrée au musée, ou Django Reinhardt, don de sa veuve en 1964...

*« Nous avons doublé la surface*

*consacrée aux musiques du monde pour mieux témoigner de l'immense richesse de traditions musicales parfois en voie de disparition. Organisé selon les grandes aires géographiques, cet espace présente aussi des documents audiovisuels collectés sur le terrain. Il nous reste désormais à concevoir une galerie pour le répertoire populaire de notre époque: chanson, jazz, rock, pop », promet Éric de Visscher, le directeur du musée. Avec son équipe, il a souhaité – et réussi – « un musée plus musical » dans lequel des bornes multimédias et un parcours sonore accompagnent le visiteur. Il y voit et entend les relations entre instruments et répertoires, musique et beaux-arts, esthétique et société.*

**EMMANUELLE GIULIANI**  
**MUSÉE DE LA MUSIQUE**, 221, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris. 01.44.84.44.84 et [www.citedelamusique.fr](http://www.citedelamusique.fr)

(1) Outre *Le Salon de musique de Marie-Antoinette*, le label Ambrosie et le Musée de la musique ont publié deux CD avec le claveciniste Christophe Rousset: le premier consacré à Pan-crace Royer, le second à Jean-Philippe Rameau.